

Alors survient le festival...

Michel Coulombe

Volume 5, numéro 3, février-avril 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34444ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (1986). Alors survient le festival.... *Ciné-Bulles*, 5(3), 2-3.

Michel Coulombe

« Ce que nous appelions en France les circuits d'art et essai existent si peu au Canada que le festival est le seul moment - une vraie fête - où les cinéphiles indigènes ont une chance de se mettre au diapason de ce qui se filme, bon an mal an, dans un monde qui ne serait pas réduit à la double peau chargée de Rambo et de Bebel. »
(Serge Daney, *Libération*, 14 novembre 1985)

Alors survient le festival...

■ Le grand écran se porte mal. On le sait et on le répète sur tous les tons après avoir feint, trop longtemps, de l'ignorer. L'âge d'or du cinéma appartient, de toute évidence, au passé. Comme les photos de Marilyn et les films d'Humphrey Bogart. Il faudra s'y faire. Au Québec, les salles moroses, abandonnées par des spectateurs infidèles devenus téléspectateurs assidus et consommateurs enthousiastes de vidéos, semblent trop grandes, démesurément grandes. Et la période noire que traversent, ruinées, les plus vulnérables d'entre elles ne fait peut-être que commencer. Certains jours, on en vient à se demander, pessimiste, si l'État québécois n'est pas en train de soutenir tardivement la rénovation précipitée d'un parc de salles sans avenir.

Tandis que les salles de cinéma, surtout celles qui sont situées hors des grands centres et qui n'appartiennent pas aux principaux circuits, ferment en série, désertées par le public, les festivals, un phénomène relativement nouveau, du moins au Québec, remplissent les salles. Certaines salles. Même si la production cinématographique mondiale connaît des années creuses, au Québec, depuis environ cinq ans, les événements cinématographiques se multiplient. Ils mobilisent la critique, obtiennent la complicité des distributeurs, s'incrustent dans l'agenda culturel des cinéphiles.

La situation peut paraître paradoxale mais,

quand on y regarde de près, tout s'explique. Surexploité par les réseaux de télévision et domestiqué par les vidéo-clubs, le film, particulièrement celui qui s'écarte des coûteux sentiers hollywoodiens, a un besoin de plus en plus certain du piédestal que lui installe avec respect le festival pour attirer le public, se tailler une réputation et tirer son épingle de la jungle impitoyable du divertissement cinématographique. Alors que la fête programme !

Au sommet de la jeune pyramide des festivals québécois, le Festival des films du monde, vitrine surchargée qui, malgré tous les efforts déployés par ses administrateurs, n'a ni l'aura de la Mostra de Venise, ni l'envergure de Cannes. Loin derrière, le Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo, qui a plus de pertinence culturelle que de retombées immédiates sur la fréquentation des salles. Montréal accueille aussi des événements cinématographiques plus spécialisés, notamment le Festival international du film sur l'art, le Festival international des films de femmes, le Festival du film super 8, Vues d'Afrique et les Rendez-vous du cinéma québécois. Sans compter les rétrospectives et les événements ponctuels.

Hors-Montréal, dans les régions où l'exploitation du film en salle bat particulièrement de l'aile, les festivals, dépendant des acquisitions des distributeurs de la métropole, sont moins nombreux. Forcément. Il s'avère à peu près impossible d'implanter, avec succès, un festival dans une région où la fréquentation des salles est en chute libre. À Québec, on retrouve le Festival international du film, écho du Festival des films du monde, et le Festival des filles des vues. À Rimouski, le Carrousel du film pour enfants. À Sainte-Thérèse, le Festival du cinéma international pour les jeunes. À Hull, les Sept jours du cinéma. À Rouyn-Noranda, le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue.

En dépit d'une conjoncture défavorable, la plupart de ces événements trouvent leur public, prospèrent, prennent de l'ampleur. Tous jouent un rôle supplétif. D'ailleurs, le plus souvent, ce rôle est à l'origine de leur création. Ils contribuent à maintenir à un niveau relativement élevé le nombre de films nouveaux projetés dans la région et à redorer le blason du grand écran, faisant tant bien que mal contrepoids au manque d'audace et de dynamisme de certaines salles. Le film événement remplace tranquillement le cinéma du samedi, essaie, le temps d'un sprint, de reprendre une partie du terrain gagné par les vidéo-clubs.

Le Québec n'a pas inventé la soupape festival, le tremplin festival. D'autres pays misent clairement, et depuis des années, sur l'attrait des événements cinématographiques, petits et grands, pour attirer le public dans les salles et faciliter, voire permettre, la diffusion de films de qualité (**Rambo II**, faut-il le préciser, n'a pas plus besoin des festivals pour atteindre sa cible que les films érotiques...). Qu'il suffise d'évoquer le cas, limite, de la France, pays où, dans l'ensemble, les salles de cinéma se défendent mieux que celles du Québec. Un réseau serré de festivals thématiques, structuré avant la crise et renforcé par la suite, table sur la tradition établie par les ciné-clubs pour faire circuler des films d'art et d'essai sur tout le territoire français. En plus de l'ogre cannois, l'Hexagone, bastion isolé d'une cinéphilie chancelante, propose une centaine de festivals ! De même, dans la seule Belgique francophone, on aurait compté, en 1984, 320 jours d'événements cinématographiques de toutes sortes, allant du festival à caractère international à la modeste semaine consacrée à un cinéma national méconnu. Enfin, en Italie, où la crise du septième art frappe durement, il y aurait 70 festivals. Le malheur des uns décide de la programmation des autres.

La popularité des festivals confirme le rôle

dévolu au grand écran depuis que le petit écran fait grande consommation de films récents. Ce rôle consiste essentiellement à faire événement. Comme il y a les films qu'il faut voir tout de suite — certains donneraient littéralement leur vie pour assister à une première projection d'une nouvelle aventure d'Indiana Jones... —, il y a les festivals auxquels il faut participer. D'où la facilité avec laquelle les festivals — qui tablent sur ce que les salles ont de spécifique : les primeurs — ont pris leur place dans les habitudes culturelles des cinéphiles.

Toutefois, il serait absurde de prétendre que la formule est magique et ne comporte aucun risque. Loin de là. Le succès du festival tient au dynamisme des organisateurs et à la pertinence de l'offre. On n'invente pas un public, on le construit. D'ailleurs, le festival n'est pas la panacée universelle, tout au plus constitue-t-il un prestigieux exercice de promotion dont on doit savoir tirer le maximum. Une pièce du puzzle, pas le puzzle en entier.

Le mouvement expansionniste des dernières années exprime une volonté des programmeurs et des distributeurs québécois de miser, en salle, sur l'événement pour attirer le public. Maintenant, il reste encore à ordonner un chapelet de démarches largement intuitives et indépendantes, à établir une solide stratégie des festivals pour que les festivals soient intégrés à une vision d'ensemble du grand écran au Québec. Une stratégie qui privilégierait ouvertement des régions, des publics, des films, qui encouragerait par exemple les événements s'adressant à de jeunes publics, qui opterait pour un modèle *abiti-bien* plutôt que pour un style Festival des films du monde, etc. Autrement, les festivals évolueront parallèlement aux mesures visant la revitalisation du parc de salles commerciales et non commerciales et d'un public cinéphile. Et il faudra maintenir le diagnostic : les salles sont en mauvaise situation, alors survient, symptomatique, le festival... ■

« Car il ne faut pas réduire le phénomène à d'égoïstes politiques municipales, à de simples opérations promotionnelles, à de vaines tentatives de faire survivre un socio-culturel qui n'en peut. Mais on peut parier qu'il manifeste - de façon certes quelque peu brouillonne - une nouvelle façon de voir les films, une nouvelle expression du désir cinéphilique. »
(Jacques Petat, **Cinéma**, n° 324, octobre 1985)

« Qui sait, peut-être, les cinémas d'art et d'essai auront-ils un jour, pour mission de conférer l'indispensable label de qualité à des productions destinées à se rentabiliser plus tard sur le petit écran. »
(Louis Marcorelles, **Le Monde**, 15 novembre 1985)